Document generated on 04/19/2024 4:41 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Giorgio BLUNDO et Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN (dir.), *Pratiques de la description*. Paris, Éditions de l'EHESS, collection « Enquête », n° 3, 2003, 223 p., réf., index.

François Masure

Volume 29, Number 1, 2005

Forêts tropicales
Tropical forests
Bosques tropicales

URI: https://id.erudit.org/iderudit/011750ar
DOI: https://doi.org/10.7202/011750ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Masure, F. (2005). Review of [Giorgio BLUNDO et Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN (dir.), *Pratiques de la description*. Paris, Éditions de l'EHESS, collection « Enquête », n° 3, 2003, 223 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *29*(1), 218–219. https://doi.org/10.7202/011750ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Giorgio BLUNDO et Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN (dir.), *Pratiques de la description.* Paris, Éditions de l'EHESS, collection « Enquête », n° 3, 2003, 223 p., réf., index.

L'ouvrage collectif dirigé par Jean-Pierre Olivier de Sardan et Giorgio Blundo prolonge la réflexion stimulante sur la description engagée dans la revue *Enquête* (1998). Les neuf contributions abordent la question sous des angles fort différents. Quoi de commun, en effet, entre la description envisagée comme un dispositif de production des données pour les sciences sociales et la description utilisée comme outil d'administration coloniale ou pour faire la guerre? Cette diversité permet d'appréhender ce que chaque description doit au contexte politique ou scientifique qui l'a produite. Mais l'ensemble manque d'unité. Et pour l'anthropologie, les contributions présentent un intérêt inégal.

La première partie de l'ouvrage, « Décrire en sciences sociales », est la plus intéressante de ce point de vue. De Sardan poursuit sa réflexion sur le travail en acte. Partant d'une distinction entre « description au sens large » – « l'objet » décrit n'est jamais observable en tant que tel : une culture, une société, une classe sociale… – et « description au sens restreint », à laquelle il s'intéresse ici – ce qui est décrit est directement observable, « filmable » –, l'auteur s'attache à dégager quelques points de repère qui devraient permettre de produire des données. Si l'anthropologie s'attache effectivement à décrire des évènements ou des objets sociaux nettement identifiés, situés dans l'espace et dans le temps, alors le corpus ainsi constitué peut prétendre à « l'adéquation descriptive » : le souci de « véridicité » des descriptions les rend « quasi réfutables », c'est-à-dire discutables du point de vue de la pertinence anthropologique. Sans rien occulter des contraintes qui pèsent sur l'observation – la « séquentialité » qui oblige à isoler l'évènement que l'on veut décrire –, c'est tout le savoir-faire anthropologique qui est en jeu ici : contre l'arbitraire descriptif et son pendant postmoderne, Olivier de Sardan cherche une voie qui permette d'accorder toute leur valeur argumentative et probatoire aux descriptions.

Yannick Jaffré esquisse, à partir de textes classiques, un bilan des problèmes que pose la description, selon ce que l'on cherche à décrire – objet, rite, conduite ou sentiment – et la posture du chercheur : à qui la description est-elle destinée? Que le chercheur succombe à la tentation du « grand partage » ou qu'il suppose une proximité entre ce qui est décrit et ses lecteurs, et c'est la description elle-même qui s'en trouve transformée : exégèse dans un cas, elle devient explicitation de stratégies dans l'autre.

Giorgio Blundo, pour sa part, relève un défi : comment « décrire le caché », en l'occurrence la corruption? À partir d'une critique des rares travaux sur la question et de ses propres enquêtes menées au Sénégal, Blundo s'interroge sur les ressources dont dispose l'anthropologue. Parce que la corruption est cachée et condamnable, l'observation participante ne permet d'en approcher qu'une dimension anecdotique – « la petite corruption ». Les entretiens sont alors un complément indispensable. Mais loin de ne fournir que des descriptions, ils sont saturés de jugements de valeur, variables selon que l'on est corrompu ou corrupteur, victime ou extorqueur. Blundo propose de restituer des « itinéraires bureaucratiques » : en choisissant un lieu propice à la corruption (un port, par exemple), en combinant recherche documentaire, observations et entretiens avec tous les acteurs en présence, l'enquête serait à même de dévoiler « l'univers de la corruption ». L'article de Blundo présente un double intérêt : en réfléchissant à partir de matériaux empiriques, l'auteur échappe aux

travers de la théorisation ; et l'objet qu'il aborde exemplifie les difficultés ordinaires de l'enquête ethnographique.

Le reste du volume est constitué d'un article excessivement théorique du sociologue américain Andrew Abbott, et pour la seconde partie, « Décrire les descriptions », d'une analyse des descriptions produites par les topographes de l'armée française au tournant du 19e siècle (Valeria Pansini), de la vaste enquête descriptive engagée par la couronne espagnole au 16e siècle dans ses colonies américaines (Alain Musset), des descriptions de la Méditerrannée dans les Géographies universelles (Daniel Nordman) et des régimes descriptifs dans la sociologie et le roman du 19e siècle (Jérôme David). Mentionnons enfin l'intéressante publication juxtaposée de notes de terrain de Michel Leiris lors de son séjour à Gondar, en Ethiopie, en 1932, et leur reprise dans son ouvrage *La possession et ses aspects théâtraux chez les Ethiopiens de Gondar* (Christiane Touati). Le travail de sélection opéré par Leiris devrait convaincre que la question de la description est au cœur du projet anthropologique.

Référence

Enquête, 1998, « La description I », n° 6.

François Masure (fr.masure@free.fr)
Laboratoire de sciences sociales
et UMR Genèse et transformation des mondes sociaux — GTMS
16 rue François
31500 Toulouse
France

Patrick GABORIAU et Daniel TERROLLE (dir.), *Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale*. Paris, l'Harmattan, 2003, 211 p., tabl., réf.

Cet ouvrage présente des réflexions d'ethnologues sur le traitement et la maltraitance sociale des personnes qui connaissent des situations de précarité constituant, selon eux, le type même de la misère. Les auteurs de ce collectif analysent les mécanismes de domination qui se reproduisent à travers les discours sociaux et l'organisation institutionnelle et en soulignent les contradictions. Leurs travaux portent sur les personnes qui vivent dans la rue, espace où la domination sociale et le rôle du pouvoir s'exercent avec plus de visibilité. « Loin de nous d'étudier une "population" particulière sur laquelle nous ferions porter des commentaires et des analyses. À la rue, les populations sont mobiles, avec des niveaux de vie variés donnant lieu à des situations très dissemblables » (p. 7).

Ce livre est le fruit des contributions de six chercheurs français en ethnologie et membres d'un groupe de réflexion, le GREP (Groupe de recherche sur la pauvreté). Leurs travaux portent sur les enjeux sociaux des discours sur la misère (Patrick Gaboriau), les femmes en institution d'accueil (Carole Amistani), les clochards à la rue (Noël Jouenne), la mort des personnes sans domicile (Daniel Terrolle) et les institutions d'hébergement (Dominique Lebleux et Gilles Teissonnières).